

Études littéraires africaines

GASSAMA Makhily, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou Le français sous le soleil d'Afrique*. ACCT-Karthala, 1995

Lilyan Kesteloot



Numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042631ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042631ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kesteloot, L. (1996). Compte rendu de [GASSAMA Makhily, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou Le français sous le soleil d'Afrique*. ACCT-Karthala, 1995]. *Études littéraires africaines*, (2), 44–46. <https://doi.org/10.7202/1042631ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

source des forces créatrices de son terroir, la romancière camerounaise réussit à faire cohabiter la misère, le rire, la violence, la sensualité, la dignité, la critique, le rêve, l'espoir, faisant finalement de son texte un foisonnement d'images et de petits récits, bref une œuvre pleine de générosité, exhalant les délicats parfums et couleurs d'une Afrique inépuisable, et donnant à voir la vertu des gens ordinaires ou des gens de peu.

Au fil des publications, elle a su inventer, affiner et épurer son écriture. En tout cas ce roman en est une intéressante illustration. Elle parvient ainsi à démontrer que le roman africain d'aujourd'hui ne peut dégager une puissance d'écriture et introduire de nouveaux possibles que s'il s'inscrit dans un échange fécond entre les véritables sources de la créativité populaire et de la littérature en français, que s'il est appropriation des espaces géographiques et culturels qui façonnent l'écrivain. On peut de bon cœur savoir gré à Beyala d'avoir inventé et tissé ces possibles qui offrent la fraîcheur d'une écriture hardie et renouvelée.

■ Ambroise TEKO-AGBO

■ GASSAMA MAKHILY, *LA LANGUE D'AHMADOU KOUROUMA OU LE FRANÇAIS SOUS LE SOLEIL D'AFRIQUE*. ACCT-KARTHALA, 1995.

Voici un ouvrage de critique qui a du ton ! Gassama, dont la plume est bien pendue s'en donne à cœur joie. Il en est conscient d'ailleurs et le dit : « j'ai pris le risque de consacrer ces pages à une seule œuvre de notre vaste littérature négro-africaine ». Et quel roman ? celui qui fut le plus contesté par les uns..., mais aussi le plus apprécié par quelques autres et non des moindres.

Car « les incorrections » de Kourouma déroutèrent pas mal de lecteurs lorsqu'il publia *Les soleils des Indépendances* en 1968, au Canada, puis en 1970, aux éditions du Seuil. Entre autres le cher Lamine Diakhaté qui l'esquinta sans pitié dans *Bingo* (à moins que ce ne soit dans *La vie africaine* ?). Lamine trouvait cette écriture tout simplement scandaleuse..., et nous, l'équipe des professeurs d'Abidjan (Kotchy, Mouralis, Richard, Wondji, Dailly et moi-même) nous trouvâmes scandaleuse la cécité puriste de Lamine Diakhaté.

Il n'avait remarqué que les « fautes » !

La formidable créativité du langage de Kourouma lui avait totalement échappé. Ce viol (car c'était un viol) de la langue française, il n'avait pas vu qu'il était voulu, et de surcroît parfaitement maîtrisé. Pauvre Diakhaté, du jour au lendemain, il perdit à nos yeux tout son crédit de critique littéraire ! Du coup, les professeurs d'Abidjan portèrent aux nues le roman de Kourouma, et dans leurs articles ou leurs conférences, firent tout pour en démontrer la performance.

Le reste de la critique africaine fut à l'unisson, emportant l'adhésion des

critiques européens, quelque peu perturbés au début par cette façon « de parler malinké en français » de notre auteur.

Ce dernier, interrogé, nous avoua que le livre était le résultat d'un pari : écrire un roman vraiment proche, par l'écriture, des réalités africaines. Il envoya le manuscrit à un concours canadien, et fut choisi. C'était donc le produit d'une audace délibérée, et son procédé était finalement très proche de celui des traducteurs qui demeurent très très près du texte original, conservant les images idiomatiques et les tournures syntaxiques au maximum. Plus un génie certain, bien sûr, une force lyrique qui fondait ce mixage en un verbe bondissant assez irrésistible.

En somme ce que nous éprouvons aujourd'hui en lisant les romanciers de la créolité, R. Confiand et P. Chamoiseau.

Ainsi fut « acclimaté » Kourouma dans la littérature francophone et seul Massa Makan Diabaté poussa aussi loin l'expérience du métissage linguistique dans son roman *Pour une piquère de guêpe* (Prés. Afr.).

Le modèle à suivre n'était cependant pas évident, malgré l'invite chaleureuse du professeur Gassama. Car la réussite de Kourouma supposait une parfaite connaissance des deux langues avec lesquelles il jonglait, ainsi qu'un sens très sûr des limites à ne pas dépasser, pour ne pas sombrer dans le charabia... ou le ridicule. Tel l'exemple pitoyable de cet écrivain malien nommé Soukouna dont le galimatias grotesque fut publié chez Belfond.

Rappelons que Confiand et Chamoiseau sont des professeurs de lettre, et, eux aussi, hypercompétents dans les deux langues (français et créole). Tout ceci pour dire que la formule n'est pas conseillée pour l'écrivain apprenti, et moins encore pour celui dont le français est demeuré hasardeux.

Comme le remarque fort bien Gassama, « jamais il n'utilise l'argot ni le pidjin, ni le lexique du terroir » : c'est-à-dire qu'il ne truffe pas son texte de mots malinké dits intraduisibles. Bien au contraire. L'écriture de Kourouma est savante : le produit d'une recherche et d'une double compétence.

L'analyse qu'en fait son critique est du reste la partie la plus séduisante de cet ouvrage. Malinké lui-même, Makhily Gassama peut se permettre de pousser l'explication dans le détail, pour certaines expressions comme « Fama avait fini », qui avaient surpris les lecteurs francophones. Gassama se livre à des spéculations de linguiste sur les temps du verbe « bāna », qui nous conduisent à une réflexion sur la notion-clef du temps en Afrique, dégageant par là l'interférence de la langue sur la philosophie.

Il procède ainsi à une série d'analyses fines sur les procédés d'acclimatation des néologismes « nimbés de mots-repères » et constituant une véritable « stratégie langagière » chez Kourouma. Il nous fait la démonstration de l'enrichissement littéraire provoqué par la perturbation sémantique de termes comme vidé, jugé, assis. En bon professeur Gassama indique les usages licites de ces mots si courants, et la façon dont Kourouma les « tourmente », les « détourne » pour produire un gain d'expressivité, ou

d'esthétique.

Substantivation de verbes ou de participes, adjectivation de substantifs (*viandé*) ou bouleversement de la syntaxe suggérant le désordre social où se meuvent les personnages du roman, non concordance des temps évoquant le « monde renversé » des Indépendances, étude des images symboliques et de leurs valeurs idéologiques, interprétation des images scato-sexuelles, c'est à une véritable exégèse que se livre Gassama ; et l'on regrette seulement qu'il ne la poursuive pas de façon plus systématique sur l'œuvre entière. Mais le livre de Gassama est aussi un livre d'humeur. Décidé à mettre en évidence la modernité de Kourouma, il fait dialoguer l'esprit de l'animisme (qui imbibe le roman) avec Jean Guitton, les frères Bogdanov et Césaire, et s'émerveille de la rencontre entre *Dieu et la science* et l'*Ontologie africaine* (p. 72).

De même son interrogation des rapports entre langue et langage et son détour par l'histoire de la littérature française, aboutissent à revendiquer pour Kourouma et ses successeurs le droit d'inventer un nouveau langage, un style métis ayant « vidé les mots de France de leur contenu gaulois, pour les charger, comme des colporteurs malinké, de nouvelles marchandises » ; et, ajoute Makhily, « si le roman de Kourouma était traduit en malinké, son peuple s'y fut retrouvé..., car c'est sa vision de l'univers », mieux, c'est sa manière de s'exprimer, et jusqu'à ses procédés stylistiques. Cependant que le français s'est enrichi de mille fragrances nouvelles. Donc tout le monde y gagne.

L'enthousiasme du critique sénégalais fait plaisir à lire et certes ce type d'ouvrages critiques est plus stimulant que les très sèches études d'universitaires auxquelles nous sommes habitués. Un critique qui, lui-même, a du style, du ton et des passions, cela nous réveille du ronron érudit coutumier des chers collègues. N'était-ce pas la méthode de Jean Guéhenno ?

Quand à la préface de Jean Ziegler, qui en profite pour rentrer dans les plumes de la Francophonie, elle n'est pas mal non plus, mais nous dévie sur des pistes politiques, qui ne sont pas le propos de Gassama dans son ouvrage. Lui, son objectif est précis et bien délimité, il veut nous faire apprécier Kourouma et rien que Kourouma. Et il y réussit. Lisez-le.